

Ce silence, ce recueillement, cette lutte, durèrent vingt secondes à peu près. Puis le comte releva son front pâli.

« Voyez, dit-il d'une voix altérée, voyez, cher ami, comme Dieu sait punir de leur indifférence les hommes les plus fanfarons et les plus froids devant les terribles spectacles qu'il leur donne. Moi qui regardais, assistant impassible et curieux, moi qui regardais le développement de cette lugubre tragédie, moi qui, pareil au mauvais ange, riais du mal que font les hommes, à l'abri derrière le secret (et le secret est facile à garder pour les riches et les puissants), voilà qu'à mon tour je me sens mordu par ce serpent dont je regardais la marche tortueuse, et mordu au cœur ! »

Morrel poussa un sourd gémissement.

« Allons, continuons, continua le comte, assez de plaintes comme cela, soyez homme, soyez fort, soyez plein d'espoir, car je suis là, car je veille sur vous. »

Morrel secoua tristement la tête.

« Je vous dis d'espérer ! me comprenez-vous ? s'écria Monte-Cristo. Sachez bien que jamais je ne mens, que jamais je ne me trompe. Il est midi, Maximilien, rendez grâce au ciel de ce que vous êtes venu à midi au lieu de venir ce soir, au lieu de venir demain matin. Écoutez donc ce que je vais vous dire, Morrel : il est midi ; si Valentine n'est pas morte à cette heure, elle ne mourra pas.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Morrel, moi qui l'ai laissée mourante ! »

Monte-Cristo appuya une main sur son front.

Que se passa-t-il dans cette tête si lourde d'effrayants secrets ?

Que dit à cet esprit, implacable et humain à la fois, l'ange lumineux ou l'ange des ténébres ?

Dieu seul le sait !

Monte-Cristo releva le front encore une fois, et cette fois il était calme comme l'enfant qui se réveille.

« Maximilien, dit-il, retournez tranquillement chez vous ; je vous commande de ne pas faire un pas, de ne pas tenter une démarche, de ne pas laisser flotter sur votre visage l'ombre d'une préoccupation ; je vous donnerai des nouvelles ; allez.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Morrel, vous m'épouvantez, comte, avec ce sang-froid. Pouvez-vous donc quelque chose contre la mort ? Êtes-vous plus qu'un homme ? Êtes-vous un ange ? Êtes-vous un Dieu ? »

Et le jeune homme, qu'aucun danger n'avait fait reculer d'un pas, reculait devant Monte-Cristo, saisi d'une indicible terreur.

Mais Monte-Cristo le regarda avec un sourire à la fois si mélancolique et si doux, que Maximilien sentit les larmes poindre dans ses yeux.

« Je peux beaucoup, mon ami, répondit le comte. Allez, j'ai besoin d'être seul. »

Morrel, subjugué par ce prodigieux ascendant qu'exerçait Monte-Cristo sur tout ce qui l'entourait, n'essaya pas même de s'y soustraire. Il serra la main du comte et sortit.

Seulement, à la porte, il s'arrêta pour attendre Baptistin, qu'il venait de voir apparaître au coin de la rue Matignon, et qui revenait tout courant.

Cependant, Villefort et d'Avrigny avaient fait diligence. À leur retour, Valentine était encore évanouie, et le médecin avait examiné la malade avec le soin que commandait la circonstance et avec une profondeur que doublait la connaissance du secret.

Villefort suspendu à son regard et à ses lèvres, attendait le résultat de l'examen. Noirtier, plus pâle que la jeune fille, plus avide d'une solution que Villefort lui-même, attendait aussi, et tout en lui se faisait intelligence et sensibilité.

Enfin, d'Avrigny laissa échapper lentement :

« Elle vit encore.

— Encore ! s'écria Villefort, oh ! docteur, quel terrible mot vous avez prononcé là !

— Oui, dit le médecin, je répète ma phrase : elle vit encore, et j'en suis bien surpris.

— Mais elle est sauvée ? demanda le père.

— Oui, puisqu'elle vit. »

En ce moment le regard de d'Avrigny rencontra l'œil de Noirtier, il étincelait d'une joie si extraordinaire d'une pensée tellement riche et féconde, que le médecin en fut frappé.

Il laissa retomber sur le fauteuil la jeune fille, dont les lèvres se dessinaient à peine, tant pâles et blanches elles étaient, à l'unisson du reste du visage, et demeura immobile et regardant Noirtier, par qui tout mouvement du docteur était attendu et commenté.

« Monsieur, dit alors d'Avrigny à Villefort, appelez la femme de chambre de Mlle Valentine, s'il vous plaît. »

Villefort quitta la tête de sa fille qu'il soutenait et courut lui-même appeler la femme de chambre.

Aussitôt que Villefort eut refermé la porte, d'Avrigny s'approcha de Noirtier.

« Vous avez quelque chose à me dire ? » demanda-t-il.

Le vieillard cligna expressivement des yeux ; c'était, on se le rappelle, le seul signe affirmatif qui fût à sa disposition.

« À moi seul ? »

— Oui, fit Noirtier.

— Bien, je demeurerai avec vous. »

En ce moment Villefort rentra, suivi de la femme de chambre ; derrière la femme de chambre marchait Mme de Villefort.

« Mais qu'à donc fait cette chère enfant ? s'écria-t-elle, elle sort de chez moi et elle s'est bien plainte d'être indisposée, mais je n'avais pas cru que c'était sérieux. »

Et la jeune femme, les larmes aux yeux, et avec toutes les marques d'affection d'une véritable mère s'approcha de Valentine, dont elle prit la main.

D'Avrigny continua de regarder Noirtier, il vit les yeux du vieillard se dilater et s'arrondir, ses joues blêmir et trembler ; la sueur perla sur son front.

« Ah ! » fit-il involontairement, en suivant la direction du regard de Noirtier, c'est-à-dire en fixant ses yeux sur Mme de Villefort, qui répétait :

« Cette pauvre enfant sera mieux dans son lit. Venez, Fanny, nous la couchons. »

M. d'Avrigny, qui voyait dans cette proposition un moyen de rester seul avec Noirtier, fit signe de la tête que c'était effectivement ce qu'il y avait de mieux à faire, mais il défendit qu'elle prit rien au monde que ce qu'il ordonnerait.

On emporta Valentine, qui était revenue à la connaissance, mais qui était incapable d'agir et presque de parler, tant ses membres étaient brisés par la secousse qu'elle venait d'éprouver. Cependant elle eut la force de saluer d'un coup d'œil son grand-père, dont il semblait qu'on arrachât l'âme en l'emportant.

D'Avrigny suivit la malade, termina ses prescriptions, ordonna à Villefort de prendre un cabriolet, d'aller en personne chez le pharmacien faire préparer devant lui les potions ordonnées, de les rapporter lui-même et de l'attendre dans la chambre de sa fille.

— Eh bien, dit le comte, étonné de cette insistance à laquelle il ne comprenait rien, et regardant Maximilien attentivement, laissez recommencer : c'est une famille d'Atrides ; Dieu les a condamnés, et ils subiront la sentence ; ils vont tous disparaître comme ces moines que les enfants fabriquent avec des cartes pliées, et qui tombent les uns après les autres sous le souffle de leur créateur, y en eût-il deux cents. C'était M. de Saint-Méran il y a trois mois, c'était Mme de Saint-Méran il y a deux mois ; c'était Barrois l'autre jour ; aujourd'hui c'est le vieux Noirtier ou la jeune Valentine.

— Vous le saviez ? s'écria Morrel dans un tel paroxysme de terreur, que Monte-Cristo tressaillit, lui que la chute du ciel eût trouvé impassible ; vous le saviez et vous ne disiez rien !

— Eh ! que m'importe ? reprit Monte-Cristo en haussant les épaules, est-ce que je connais ces gens-là, moi, et faut-il que je perde l'un pour sauver l'autre ? Ma foi, non, car, entre le coupable et la victime, je n'ai pas de préférence.

— Mais moi, moi ! s'écria Morrel en hurlant de douleur, moi, je l'aime !

— Vous aimez qui ? s'écria Monte-Cristo en bondissant sur ses pieds et en saisissant les deux mains que Morrel élevait, en les tordant, vers le ciel.

— J'aime éperdument, j'aime en insensé, j'aime en homme qui donnerait tout son sang pour lui épargner une larme ; j'aime Valentine de Villefort, qu'on assassine en ce moment, entendez-vous bien ! je l'aime, et je demande à Dieu et à vous comment je puis la sauver ! »

Monte-Cristo poussa un cri sauvage dont peuvent seuls se faire une idée ceux qui ont entendu le rugissement du lion blessé.

« Malheureux ! s'écria-t-il en se tordant les mains à son tour, malheureux ! tu aimes Valentine ! tu aimes cette fille d'une race maudite ! »

Jamais Morrel n'avait vu semblable expression ; jamais œil si terrible n'avait flamboyé devant son visage, jamais le génie de la terreur, qu'il avait vu tant de fois apparaître, soit sur les champs de bataille, soit dans les nuits homicides de l'Algérie, n'avait secoué autour de lui de feux plus sinistres.

Il recula épouvanté.

Quant à Monte-Cristo, après cet éclair et ce bruit, il ferma un moment les yeux, comme ébloui par des éclairs intérieurs : pendant ce moment, il se recueillit avec tant de puissance, que l'on voyait peu à peu s'apaiser le mouvement onduleux de sa poitrine gonflée de tempêtes, comme on voit après la nuée se fonder sous le soleil les vagues turbulentes et écumeuses.

eh bien, qui vous dit que votre supposition n'est pas une réalité ? Ne voyez pas les choses que ne veulent pas voir ceux qui ont intérêt à les voir. Si c'est la justice et non la colère de Dieu qui se promène dans cette maison, Maximilien, détournez la tête et laissez passer la justice de Dieu. »

Morrel frissonna. Il y avait quelque chose à la fois de lugubre, de solennel et de terrible dans l'accent du comte.

« D'ailleurs, continua-t-il avec un changement de voix si marqué qu'on eût dit que ces dernières paroles ne sortaient pas de la bouche du même homme ; d'ailleurs, qui vous dit que cela recommencera ?

— Cela recommence, comte ! s'écria Morrel, et voilà pourquoi j'accours chez vous.

— Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse, Morrel ? Voudriez-vous, par hasard, que je prévinsse M. le procureur du roi ? »

Monte-Cristo articula ces dernières paroles avec tant de clarté et avec une accentuation si vibrante, que Morrel, se levant tout à coup, s'écria :

« Comte ! Comte ! Vous savez de qui je veux parler, n'est-ce pas ?

— Eh ! Parfaitement, mon bon ami, et je vais vous le prouver en mettant les points sur les *i*, ou plutôt les noms sur les hommes. Vous vous êtes promené un soir dans le jardin de M. de Villefort ; d'après ce que vous m'avez dit, je présume que c'est le soir de la mort de Mme de Saint-Méran. Vous avez entendu M. de Villefort causer avec M. d'Avrigny de la mort de M. de Saint-Méran et de celle non moins étonnante de la marquise. M. d'Avrigny disait qu'il croyait à un empoisonnement et même à deux empoisonnements ; et vous voilà, vous honnête homme par excellence, vous voilà depuis ce moment occupé à palper votre cœur, à jeter la sonde dans votre conscience pour savoir s'il faut révéler ce secret ou le taire. Nous ne sommes plus au Moyen Âge, cher ami, et il n'y a plus de Sainte-Vehme, il n'y a plus de francs juges ; que diable allez-vous demander à ces gens-là ? Conscience, que me veux-tu ? comme dit Sterne. Eh ! Mon cher, laissez-les dormir s'ils dorment, laissez-les pâlir dans leurs insomnies, et, pour l'amour de Dieu, dormez, vous qui n'avez pas de remords qui vous empêchent de dormir. »

Une effroyable douleur se peignit sur les traits de Morrel ; il saisit la main de Monte-Cristo.

« Mais cela recommence ! vous dis-je.

Puis, après avoir renouvelé l'injonction de ne rien laisser prendre à Valentine, il redescendit chez Noirtier, ferma soigneusement les portes, et après s'être assuré que personne n'écouterait :

« Voyons, dit-il, vous savez quelque chose sur cette maladie de votre petite-fille ?

— Oui, fit le vieillard.

— Écoutez, nous n'avons pas de temps à perdre, je vais vous interroger et vous me répondrez. »

Noirtier fit signe qu'il était prêt à répondre.

« Avez-vous prévu l'accident qui est arrivé aujourd'hui à Valentine ?

— Oui. »

D'Avrigny réfléchit un instant puis se rapprochant de Noirtier :

« Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, ajouta-t-il, mais nul indice ne doit être négligé dans la situation terrible où nous sommes. Vous avez vu mourir le pauvre Barrois ? »

Noirtier leva les yeux au ciel.

« Savez-vous de quoi il est mort ? demanda d'Avrigny en posant sa main sur l'épaule de Noirtier.

— Oui, répondit le vieillard.

— Pensez-vous que sa mort ait été naturelle ? »

Quelle chose comme un sourire s'esquissa sur les lèvres inertes de Noirtier.

« Alors l'idée que Barrois avait été empoisonné vous est venue ?

— Oui.

— Croyez-vous que ce poison dont il a été victime lui ait été destiné ?

— Non.

— Maintenant pensez-vous que ce soit la même main qui a frappé Barrois, en voulant frapper un autre, qui frappe aujourd'hui Valentine ?

— Oui.

— Elle va donc succomber aussi ? » demanda d'Avrigny en fixant son regard profond sur Noirtier.

Et il attendit l'effet de cette phrase sur le vieillard.

« Non, répondit-il avec un air de triomphe qui eût pu dérouter toutes les conjectures du plus habile devin.

— Alors vous espérez ? dit d'Avrigny avec surprise.

— Oui.

—Qu'espérez-vous ?

Le vieillard fit comprendre des yeux qu'il ne pouvait répondre.

« Ah ! oui, c'est vrai », murmura d'Avrigny.

Puis revenant à Noirtier :

« Vous espérez, dit-il, que l'assassin se lassera ?

—Non.

—Alors, vous espérez que le poison sera sans effet sur Valentine ?

—Oui.

—Car je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, ajouta d'Avrigny, en vous disant qu'on vient d'essayer de l'empoisonner ? »

Le vieillard fit signe des yeux qu'il ne conservait aucun doute à ce sujet.

« Alors, comment espérez-vous que Valentine échappera ? »

Noirtier tint avec obstination ses yeux fixés du même côté, d'Avrigny suivit la direction de ses yeux et vit qu'ils étaient attachés sur une bouteille contenant la potion qu'on lui apportait tous les matins.

« Ah ! ah ! dit d'Avrigny, frappé d'une idée subite, auriez-vous eu l'idée... »

Noirtier ne le laissa point achever.

« Oui, fit-il.

—De la prémunir contre le poison...

—Oui.

—En l'habituant peu à peu...

—Oui, oui, oui, fit Noirtier, enchanté d'être compris.

—En effet, vous m'avez entendu dire qu'il entrerait de la brucine dans les potions que je vous donne ?

—Oui.

—Et en l'accoutumant à ce poison, vous avez voulu neutraliser les effets d'un poison ? »

Même joie triomphante de Noirtier.

« Et vous y êtes parvenu en effet ! s'écria d'Avrigny. Sans cette précaution, Valentine était tuée aujourd'hui, tuée sans secours possible, tuée sans miséricorde, la secousse a été violente, mais elle n'a été qu'ébranlée, et cette fois du moins Valentine ne mourra pas. »

Une joie surhumaine épanouissait les yeux du vieillard, levés au ciel avec une expression de reconnaissance infinie.

En ce moment Villefort rentra.

—Oh oui ! bien lugubrement, mon ami ! Il venait de mourir quelqu'un chez le maître du jardin où je me trouvais ; l'une des deux personnes dont j'entendais la conversation était le maître de ce jardin, et l'autre était le médecin. Or, le premier confiait au second ses craintes et ses douleurs ; car c'était la seconde fois depuis un mois que la mort s'abattrait, rapide et imprévue, sur cette maison, qu'on croirait désignée par quelque ange exterminateur à la colère de Dieu.

—Ah ! ah ! » dit Monte-Cristo en regardant fixement le jeune homme, et en tournant son fauteuil par un mouvement imperceptible de manière à se placer dans l'ombre, tandis que le jour frappait le visage de Maximilien.

« Oui, continua celui-ci, la mort était entrée deux fois dans cette maison en un mois.

—Et que répondait le docteur ? demanda Monte-Cristo.

—Il répondait... il répondait que cette mort n'était point naturelle, et qu'il fallait l'attribuer...

—À quoi ?

—Au poison !

—Vraiment ! dit Monte-Cristo avec cette toux légère qui, dans les moments de suprême émotion, lui servait à déguiser soit sa rougeur, soit sa pâleur, soit l'attention même avec laquelle il écoutait ; vraiment, Maximilien, vous avez entendu de ces choses-là ?

—Oui, cher comte, je les ai entendues, et le docteur a ajouté que, si pareil événement se renouvelait, il se croirait obligé d'en appeler à la justice. »

Monte-Cristo écoutait ou paraissait écouter avec le plus grand calme.

« Eh bien, dit Maximilien, la mort a frappé une troisième fois, et ni le maître de la maison ni le docteur n'ont rien dit ; la mort va frapper une quatrième fois, peut-être. Comte, à quoi croyez-vous que la connaissance de ce secret m'engage ?

—Mon cher ami, dit Monte-Cristo, vous me paraîsez conter là une aventure que chacun de nous sait par cœur. La maison où vous avez entendu cela, je la connais, ou tout au moins j'en connais une pareille ; une maison où il y a un jardin, un père de famille, un docteur, une maison où il y a eu trois morts étranges et inattendues. Eh bien ! regardez-moi, moi qui n'ai point intercepté de confiance et qui cependant sait tout cela aussi bien que vous, est-ce que j'ai des scrupules de conscience ? Non, cela ne me regarde pas, moi. Vous dites qu'un ange exterminateur semble désigner cette maison à la colère du Seigneur ;

—Oui, j'ai besoin de vous, c'est-à-dire que j'ai cru comme un insensé que vous pouviez me porter secours dans une circonstance où Dieu seul peut me secourir.

—Dites toujours, répondit Monte-Cristo.

—Oh ! dit Morrel, je ne sais en vérité s'il m'est permis de révéler un pareil secret à des oreilles humaines ; mais la fatalité m'y pousse, la nécessité m'y contraint, comte. »

Morrel s'arrêta hésitant.

« Croyez-vous que je vous aime ? dit Monte-Cristo, prenant affectueusement la main du jeune homme entre les siennes.

—Oh ! tenez, vous m'encouragez, et puis quelque chose me dit là (Morrel posa la main sur son cœur) que je ne dois pas avoir de secret pour vous.

—Vous avez raison, Morrel, c'est Dieu qui parle à votre cœur, et c'est votre cœur qui vous parle. Redites-moi ce que vous dit votre cœur.

—Comte, voulez-vous me permettre d'envoyer Baptistin demander de votre part des nouvelles de quelqu'un que vous connaissez ?

—Je me suis mis à votre disposition, à plus forte raison j'y mets mes domestiques.

—Oh ! c'est que je ne vivrai pas, tant que je n'aurai pas la certitude qu'elle va mieux.

—Voulez-vous que je sonne Baptistin ?

—Non, je vais lui parler moi-même. »

Morrel sortit, appela Baptistin et lui dit quelques mots tout bas. Le valet de chambre partit tout courant.

« Eh bien, est-ce fait ? demanda Monte-Cristo en voyant réparaître Morrel.

—Oui, et je vais être un peu plus tranquille.

—Vous savez que j'attends, dit Monte-Cristo souriant.

—Oui, et moi, je parle. Écoutez, un soir je me trouvais dans un jardin ; j'étais caché par un massif d'arbres, nul ne se doutait que je pouvais être là. Deux personnes passèrent près de moi ; permettez que je taise provisoirement leurs noms, elles causaient à voix basse, et cependant j'avais un tel intérêt à entendre leurs paroles que je ne perdais pas un mot de ce qu'elles disaient.

—Cela s'annonce lugubrement, si j'en crois votre pâleur et votre frisson, Morrel.

« Tenez, docteur, dit-il, voici ce que vous avez demandé.

—Cette potion a été préparée devant vous ?

—Oui, répondit le procureur du roi.

—Elle n'est pas sortie de vos mains ?

—Non. »

D'Avrigny prit la bouteille, versa quelques gouttes du breuvage qu'elle contenait dans le creux de sa main et les avala.

« Bien, dit-il, montons chez Valentine, j'y donnerai mes instructions à tout le monde, et vous veillerez vous-même, monsieur de Villefort, à ce que personne ne s'en écarte. »

Au moment où d'Avrigny rentrait dans la chambre de Valentine, accompagnée de Villefort, un prêtre italien, à la démarche sévère, aux paroles calmes et décidées, louait pour son usage la maison attenante à l'hôtel habité par M. de Villefort.

On ne put savoir en vertu de quelle transaction les trois locataires de cette maison déménagèrent deux heures après : mais le bruit qui courut généralement dans le quartier fut que la maison n'était pas solidement assise sur ses fondations et menaçait ruine ce qui n'empêchait point le nouveau locataire de s'y établir avec son modeste mobilier le jour même, vers les cinq heures.

Ce bail fut fait pour trois, six ou neuf ans par le nouveau locataire, qui, selon l'habitude établie par les propriétaires, paya six mois d'avance ; ce nouveau locataire, qui, ainsi que nous l'avons dit, était italien, s'appela-t-il signor Giacomo Busoni.

Des ouvriers furent immédiatement appelés, et la nuit même les rares passants retardés au haut du faubourg voyaient avec surprise les charpentiers et les maçons occupés à reprendre en sous-œuvre la maison chancelante.

Le comte était dans son cabinet, et, fort soucieux, lisait un mot que Bertuccio venait de lui envoyer à la hâte.

En entendant annoncer Morrel, qui le quittait il y avait deux heures à peine, le comte releva la tête.

Pour lui, comme pour le comte, il s'était sans doute passé bien des choses pendant ces deux heures, car le jeune homme, qui l'avait quitté le sourire sur les lèvres revenait le visage bouleversé.

Il se leva et s'élança au-devant de Morrel.

« Qu'y a-t-il donc, Maximilien ? Lui demanda-t-il ; vous êtes pâle, et votre front ruisselle de sueur. »

Morrel tomba sur un fauteuil plutôt qu'il ne s'assit.

« Oui, dit-il, je suis venu vite, j'avais besoin de vous parler.

— Tout le monde se porte bien dans votre famille ? demanda le comte avec un ton de bienveillance affectueuse à la sincérité de laquelle personne ne se fût trompé.

— Merci, comte, merci, dit le jeune homme visiblement embarrassé pour commencer l'entretien ; oui, dans ma famille tout le monde se porte bien.

— Tant mieux ; cependant vous avez quelque chose à me dire ? reprit le comte, de plus en plus inquiet.

— Oui, dit Morrel, c'est vrai je viens de sortir d'une maison où la mort venait d'entrer, pour accourir à vous.

— Sortez-vous donc de chez M. de Morcerf ? demanda Monte-Cristo.

— Non, dit Morrel ; quelqu'un est-il mort chez M. de Morcerf ?

— Le général vient de se brûler la cervelle, répondit Monte-Cristo.

— Oh ! l'affreux malheur ! s'écria Maximilien.

— Pas pour la comtesse, pas pour Albert, dit Monte-Cristo ; mieux vaut un père et un époux mort qu'un père et un époux déshonoré ; le sang lavera la honte.

— Pauvre comtesse ! dit Maximilien, c'est elle que je plains surtout, une si noble femme !

— Plaignez aussi Albert, Maximilien ; car, croyez-le, c'est le digne fils de la comtesse. Mais revenons à vous : vous accouriez vers moi, m'avez-vous dit ; aurais-je le bonheur que vous eussiez besoin de moi ?

Pendant ce temps, M. de Villefort arrivait, dans un cabriolet de place, à la porte de M. d'Avrigny; il sonna avec tant de violence, que le concierge vint ouvrir d'un air effrayé. Villefort s'élança dans l'escalier sans avoir la force de rien dire. Le concierge le connaissait et le laissa en criant seulement :

« Dans son cabinet, M. le procureur du roi, dans son cabinet! »

Villefort en poussait déjà ou plutôt en enfonçait la porte.

« Ah ! dit le docteur, c'est vous !

— Oui, dit Villefort en refermant la porte derrière lui; oui, docteur, c'est moi qui viens vous demander à mon tour si nous sommes bien seuls. Docteur, ma maison est une maison maudite !

— Quoi ! dit celui-ci froidement en apparence, mais avec une profonde émotion intérieure, avez-vous encore quelque malade ?

— Oui, docteur ! s'écria Villefort en saisissant d'une main convulsive une poignée de cheveux, oui ! »

Le regard de d'Avrigny signifia : « Je vous l'avais prédit. »

Puis ses lèvres accentuèrent lentement ces mots :

« Qui va donc mourir chez vous et quelle nouvelle victime va nous accuser de faiblesse devant Dieu ? »

Un sanglot douloureux jaillit du cœur de Villefort; il s'approcha du médecin, et lui saisissant le bras :

« Valentine ! dit-il, c'est le tour de Valentine !

— Votre fille ! s'écria d'Avrigny, saisi de douleur et de surprise.

— Vous voyez que vous vous trompiez, murmura le magistrat; venez la voir, et sur son lit de douleur, demandez-lui pardon de l'avoir soupçonnée.

— Chaque fois que vous m'avez prévenu, dit M. d'Avrigny, il était trop tard : n'importe, j'y vais; mais hâtons-nous, monsieur, avec les ennemis qui frappent chez vous, il n'y a pas de temps à perdre.

— Oh ! cette fois, docteur, vous ne me reprocherez plus ma faiblesse. Cette fois, je connaîtrai l'assassin et je frapperai.

— Essayons de sauver la victime avant de penser à la venger, dit d'Avrigny. Venez. »

Et le cabriolet qui avait amené Villefort le ramena au grand trot, accompagné de d'Avrigny, au moment même où, de son côté, Morrel frappait à la porte de Monte-Cristo.

## Chapitre XCV

### Le père et la fille



OUS avons vu, dans le chapitre précédent, Mme Danglars venir annoncer officiellement à Mme de Villefort le prochain mariage de Mlle Eugénie Danglars avec M. Andrea Cavalcanti.

Cette annonce officielle, qui indiquait ou semblait indiquer une résolution prise par tous les intéressés à cette grande affaire, avait cependant été précédée d'une scène dont nous devons compter à nos lecteurs.

Nous les prions donc de faire un pas en arrière et de se transporter, le matin même de cette journée aux grandes catastrophes, dans ce beau salon si bien doré que nous leur avons fait connaître, et qui faisait l'orgueil de son propriétaire, M. le baron Danglars.

Dans ce salon, en effet, vers les dix heures du matin, se promenait depuis quelques minutes, tout pensif et visiblement inquiet, le baron lui-même, regardant à chaque porte et s'arrêtant à chaque bruit.

Lorsque sa somme de patience fut épuisée, il appela le valet de chambre.

« Étienne, lui dit-il, voyez donc pourquoi Mlle Eugénie m'a prié de l'attendre au salon, et informez-vous pourquoi elle m'y fait attendre si longtemps. »

Cette bouffée de mauvaise humeur exhalée, le baron reprit un peu de calme.

En effet, Mlle Danglars, après son réveil, avait fait demander une audience à son père, et avait désigné le salon doré comme le lieu de cette audience. La singularité de cette démarche, son caractère officiel surtout, n'avaient pas médiocrement surpris le banquier, qui avait immédiatement obtempéré au désir de sa fille en se rendant le premier au salon.

Étienne revint bientôt de son ambassade.

« La femme de chambre de mademoiselle, dit-il, m'a annoncé que mademoiselle achevait sa toilette et ne tarderait pas à venir. »

Danglars fit un signe de tête indiquant qu'il était satisfait. Danglars, vis-à-vis du monde et même vis-à-vis de ses gens, affectait le bonhomme et le père faible : c'était une face du rôle qu'il s'était imposé dans la comédie populaire qu'il jouait; c'était une physionomie qu'il avait adoptée et qui lui semblait convenir comme il convenait aux profils droits des masques des pères du théâtre antique d'avoir la lèvre retroussée et riante, tandis que le côté gauche avait la lèvre abaissée et pleurnicheuse.

Hâtons-nous de dire que, dans l'intimité, la lèvre retroussée et riante descendait au niveau de la lèvre abaissée et pleurnicheuse; de sorte que, pour la plupart du temps, le bonhomme disparaissait pour faire place au mari brutal et au père absolu.

« Pourquoi diable cette folle qui veut me parler à ce qu'elle prétend, murmurerait Danglars, ne vient-elle pas simplement dans mon cabinet; et pourquoi veut-elle me parler ? »

Il roulait pour la vingtième fois cette pensée inquiétante dans son cerveau, lorsque la porte s'ouvrit et qu'Eugénie parut, vêtue d'une robe de satin noir brochée de fleurs mates de la même couleur, coiffée en cheveux, et gantée comme s'il se fût agi d'aller s'asseoir dans son fauteuil du Théâtre-Italien.

« Eh bien, Eugénie, qu'y a-t-il donc ? s'écria le père, et pourquoi le salon solennel, tandis qu'on est si bien dans mon cabinet particulier ? »

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, répondit Eugénie en faisant signe à son père qu'il pouvait s'asseoir, et vous venez de poser là deux questions qui résument d'avance toute la conversation que nous allons avoir. Je vais donc répondre à toutes deux, et contre les lois de l'habitude, à la seconde d'abord comme étant la moins complexe. J'ai choisi le salon, monsieur, pour lieu de rendez-vous, afin d'éviter les impressions désagréables et les influences du cabinet d'un banquier. Ces livres de caisse, si bien dorés qu'ils soient, ces tiroirs fermés comme des portes de forteresses, ces masses de billets de banque qui viennent on ne sait d'où, et ces quantités de lettres qui viennent d'Angleterre, de Hollande, d'Espagne, des Indes, de la Chine et du Pérou, agissent en général étrangement sur l'esprit d'un père et lui font oublier qu'il est dans le monde un intérêt plus grand et plus sacré que celui de la position sociale et de l'opinion de ses commettants. J'ai donc choisi ce salon où vous voyez, souriants et heureux, dans leurs cadres magnifiques, votre portrait, le mien, celui de ma mère et toutes sortes de paysages pastoraux et de bergeries attendrissantes. Je me fie

## Chapitre XCIV

### L'avou



U même instant, on entendit la voix de M. de Villefort, qui de son cabinet criait :

« Qu'y a-t-il ? »

Morrel consulta du regard Noirtier, qui venait de reprendre tout son sang-froid, et qui d'un coup d'œil lui indiqua le cabinet où déjà une fois, dans une circonstance à peu près pareille, il s'était réfugié.

Il n'eut que le temps de prendre son chapeau et de s'y jeter tout haletant. On entendait les pas du procureur du roi dans le corridor.

Villefort se précipita dans la chambre, courut à Valentine et la prit entre ses bras.

« Un médecin ! un médecin !... M. d'Avrigny ! cria Villefort, ou plutôt j'y vais moi-même. »

Et il s'élança hors de l'appartement.

Par l'autre porte s'élançait Morrel.

Il venait d'être frappé au cœur par un épouvantable souvenir : cette conversation entre Villefort et le docteur, qu'il avait entendue la nuit où mourut Mme de Saint-Méran, lui revenait à la mémoire; ces symptômes, portés à un degré moins effrayant, étaient les mêmes qui avaient précédé la mort de Barrois.

En même temps il lui avait semblé entendre bruite à son oreille cette voix de Monte-Cristo, qui lui avait dit, il y avait deux heures à peine :

« De quelque chose que vous ayez besoin, Morrel, venez à moi, je peux beaucoup. »

Plus rapide que la pensée, il s'élança donc du faubourg Saint-Honoré dans la rue Matignon, et de la rue Matignon dans l'avenue des Champs-Élysées.



« Rassure-toi, bon père, dit-elle en essayant de sourire; ce n'est rien, ce n'est rien... la tête m'a tourné, voilà tout.

— Encore un étourdissement ! dit Morrel joignant les mains. Oh ! faites-y attention, Valentine, je vous supplie.

— Mais non, dit Valentine, mais non, je vous dis que tout est passé et que ce n'était rien. Maintenant, laissez-moi vous apprendre une nouvelle : dans huit jours, Eugénie se marie, et dans trois jours il y a une espèce de grand festin, un repas de fiançailles. Nous sommes tous invités, mon père, Mme de Villefort et moi... à ce que j'ai cru comprendre, du moins.

— Quand sera-ce donc notre tour de nous occuper de ces détails ? Oh ! Valentine, vous qui pouvez tant de choses sur notre bon papa, tâchez qu'il vous réponde : *bientôt* !

— Ainsi, demanda Valentine, vous comptez sur moi pour stimuler la lenteur et réveiller la mémoire de bon papa ?

— Oui, s'écria Morrel. Mon Dieu ! mon Dieu ! faites vite. Tant que vous ne serez pas à moi, Valentine, il me semblera toujours que vous allez m'échapper.

— Oh ! répondit Valentine avec un mouvement convulsif, oh ! en vérité, Maximilien, vous êtes trop craintif, pour un officier, pour un soldat qui, dit-on, n'a jamais connu la peur. Ha ! ha ! ha ! »

Et elle éclata d'un rire strident et douloureux; ses bras se raidirent et se tournèrent, sa tête se renversa sur son fauteuil et elle demeura sans mouvement.

Le cri de terreur que Dieu enchaînait aux lèvres de Noirtier jaillit de son regard.

Morrel comprit; il s'agissait d'appeler du secours.

Le jeune homme se pendit à la sonnette; la femme de chambre qui était dans l'appartement de Valentine et le domestique qui avait remplacé Barrois accoururent simultanément.

Valentine était si pâle, si froide, si inanimée, que, sans écouter ce qu'on leur disait, la peur qui veillait sans cesse dans cette maison maudite les prit, et qu'ils s'élançèrent par les corridors en criant au secours.

Mme Danglars et Eugénie sortaient en ce moment même; elles purent encore apprendre la cause de toute cette rumeur.

« Je vous l'avais bien dit ! s'écria Mme de Villefort. Pauvre petite. »

beaucoup à la puissance des impressions extérieures. Peut-être, vis-à-vis de vous surtout, est-ce une erreur; mais, que voulez-vous ? je ne serais pas artiste s'il ne me restait pas quelques illusions.

— Très bien, répondit M. Danglars, qui avait écouté la tirade avec un imperturbable sang-froid, mais sans en comprendre une parole, absorbé qu'il était, comme tout homme plein d'arrière-pensées, à chercher le fil de sa propre idée dans les idées de l'interlocuteur.

— Voilà donc le second point éclairci ou à peu près, dit Eugénie sans le moindre trouble et avec cet aplomb tout masculin qui caractérisait son geste et sa parole, et vous me paraissez satisfait de l'explication. Maintenant revenons au premier. Vous me demandiez pourquoi j'avais sollicité cette audience; je vais vous le dire en deux mots; monsieur, le voici : Je ne veux pas épouser M. le comte Andrea Cavalcanti. »

Danglars fit un bond sur son fauteuil, et, de la secousse, leva à la fois les yeux et les bras au ciel.

« Mon Dieu, oui, monsieur, continua Eugénie toujours aussi calme. Vous êtes étonné, je le vois bien, car depuis que toute cette petite affaire est en train, je n'ai point manifesté la plus petite opposition, certaine que je suis toujours, le moment venu, d'opposer franchement aux gens qui ne m'ont point consultée et aux choses qui me déplaisent une volonté franche et absolue. Cependant cette fois cette tranquillité, cette passivité, comme disent les philosophes, venait d'une autre source; elle venait de ce que, fille soumise et dévouée... (un léger sourire se dessina sur les lèvres empourprées de la jeune fille), je m'essayais à l'obéissance.

— Eh bien ? demanda Danglars.

— Eh bien, monsieur, reprit Eugénie, j'ai essayé jusqu'au bout de mes forces, et maintenant que le moment est arrivé, malgré tous les efforts que j'ai tentés sur moi-même, je me sens incapable d'obéir.

— Mais enfin, dit Danglars, qui, esprit secondaire, semblait d'abord tout abasourdi du poids de cette impitoyable logique, dont le flegme accusait tant de préméditation et de force de volonté, la raison de ce refus, Eugénie, la raison ?

— La raison, répliqua la jeune fille, oh ! mon Dieu, ce n'est point que l'homme soit plus laid, soit plus sot ou soit plus désagréable qu'un autre, non; M. Andrea Cavalcanti peut même passer, près de ceux qui regardent les hommes au visage et à la taille, pour être d'un assez beau modèle; ce n'est pas non plus

parce que mon cœur est moins touché de celui-là que de tout autre : ceci serait une raison de pensionnaire que je regarde comme tout à fait au-dessous de moi, je n'aime absolument personne, monsieur, vous le savez bien, n'est-ce pas ? Je ne vois donc pas pourquoi, sans nécessité absolue, j'irais embarrasser ma vie d'un éternel compagnon. Est-ce que le sage n'a point dit quelque part : « Rien de trop » ; et ailleurs : « Portez tout avec vous-même » ? On m'a même appris ces deux aphorismes en latin et en grec : l'un est, je crois, de Phédre, et l'autre de Bias. Eh bien, mon cher père, dans le naufrage de la vie, car la vie est un naufrage éternel de nos espérances, je jette à la mer mon bagage inutile, voilà tout, et je reste avec ma volonté, disposée à vivre parfaitement seule et par conséquent parfaitement libre.

—Malheureuse ! malheureuse ! murmura Danglars pâlisant, car il connaissait par une longue expérience la solidité de l'obstacle qu'il rencontrerait si soudainement.

—Malheureuse, reprit Eugénie, malheureuse, dites-vous, monsieur ? Mais non pas, en vérité, et l'exclamation me paraît tout à fait théâtrale et affectée. Heureuse, au contraire, car je vous le demande, que me manque-t-il ? Le monde me trouve belle, c'est quelque chose pour être accueilli favorablement. J'aime les bons accueils, moi : ils épanouissent les visages, et ceux qui m'entourent me paraissent encore moins laids. Je suis douée de quelque esprit et d'une certaine sensibilité relative qui me permet de tirer de l'existence générale, pour la faire entrer dans la mienne, ce que j'y trouve de bon, comme fait le singe lorsqu'il casse la noix verte pour en tirer ce qu'elle contient. Je suis riche, car vous avez une des belles fortunes de France, car je suis votre fille unique, et vous n'êtes point tenace au degré où le sont les pères de la Porte-Saint-Martin et de la Gaîté, qui déshéritent leurs filles parce qu'elles ne veulent pas leur donner de petits-enfants. D'ailleurs, la loi prévoyante vous a ôté le droit de me déshériter, du moins tout à fait, comme elle vous a ôté le pouvoir de me contraindre à épouser monsieur tel ou tel. Ainsi, belle, spirituelle, ornée de quelque talent comme on dit dans les opéras comiques, et riche ! mais c'est le bonheur cela, monsieur ! Pourquoi donc m'appeliez-vous malheureuse ?

Danglars, voyant sa fille souriante et fière jusqu'à l'insolence, ne put réprimer un mouvement de brutalité qui se trahit par un éclat de voix, mais ce fut le seul. Sous le regard interrogateur de sa fille, en face de ce beau sourcil noir,

—Moi ? fit la jeune fille en passant sa main sur son front brûlant.

—Oui ; regardez-vous dans cette glace ; vous avez rougi et pâli successivement trois ou quatre fois dans l'espace d'une minute.

—En effet, s'écria Eugénie, tu es bien pâle !

—Oh ! ne t'inquiète pas, Eugénie ; je suis comme cela depuis quelques jours. »

Et si peu rusée qu'elle fût, la jeune fille comprit que c'était une occasion de sortir. D'ailleurs, Mme de Villefort vint à son aide.

« Retirez-vous, Valentine, dit-elle ; vous souffrez réellement et ces dames voudront bien vous pardonner ; buvez un verre d'eau pure et cela vous remettra. »

Valentine embrassa Eugénie, salua Mme Danglars déjà levée pour se retirer, et sortit.

« Cette pauvre enfant, dit Mme de Villefort quand Valentine eut disparu, elle m'inquiète sérieusement, et je ne serais pas étonnée quand il lui arriverait quelque accident grave. »

Cependant Valentine, dans une espèce d'exaltation dont elle ne se rendait pas compte, avait traversé la chambre d'Édouard sans répondre à je ne sais quelle méchanceté de l'enfant, et par chez elle avait atteint le petit escalier. Elle en avait franchi tous les degrés moins les trois derniers ; elle entendait déjà la voix de Morrel, lorsque tout à coup un nuage passa devant ses yeux, son pied raidi manqua la marche, ses mains n'eurent plus de force pour la retenir à la rampe, et froissant la cloison, elle roula du haut des trois derniers degrés plutôt qu'elle ne les descendit.

Morrel ne fit qu'un bond ; il ouvrit la porte, et trouva Valentine étendue sur le palier.

Rapide comme l'éclair, il l'enleva entre ses bras et l'assit dans un fauteuil. Valentine rouvrit les yeux.

« Oh ! maladroite que je suis, dit-elle avec une fiévreuse volubilité ; je ne sais donc plus me tenir ? j'oublie qu'il y a trois marches avant le palier !

—Vous vous êtes blessée peut-être, Valentine ? s'écria Morrel. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Valentine regarda autour d'elle : elle vit le plus profond effroi peint dans les yeux de Noirtier.